

ÉRIC VUILLARD

CONQUISTADORS

roman

BABEL

*Je fais avec toi une convention toute
à ta charge et toute à mon profit, que
j'observerai tant qu'il me plaira, et
que tu observeras tant qu'il me plaira.*

JEAN-JACQUES ROUSSEAU,
Le Contrat social

L'ASCENSION

Une fois franchis les premiers cols, l'herbe devient courte et pâle. Les ressauts du terrain abritent des arbustes rabougris et la plupart des plantes poussent au ras du sol pour se protéger du froid et du vent. Leurs feuilles et leurs tiges se tordent, épaisses, rugueuses. D'étroits sentiers creusent leurs sillons entre les éboulis. Les fleurs sont rares. La terre tient mal sur les flancs verticaux des montagnes. Les vallées profondes et étroites sont traversées par le courant rapide des rivières. Des rangées d'arbres suivent de maigres crêtes de terre molle qui s'effondrent. Les graviers crépitent sous les fers des sabots. Régulièrement, il faut traverser des torrents froids, à cheval, passer entre d'énormes rochers heurtant le ciel.

C'est au début de l'été 1532 que Francisco Pizarre, conquistador – bâtard de Gonzalo Pizarre Rodriguez de Aguilar –, analphabète et, comme le prétend Lopez de Gomara, ancien porcher, homme adroit au commandement, ayant, au côté de Vasco Nuñez de Balboa, poussé des troupes à travers les marécages de la côte et découvert le Pacifique, puis, sous les ordres de Pedro Arias Davila, gouverneur, ayant, le même Vasco Nuñez de Balboa, arrêté et pendu – à présent accompagné de Hernando de Soto, conquérant du Nicaragua et qui participa à de nombreuses conspirations, venu en Amérique adolescent, après une enfance pauvre et solitaire, ne sachant ni lire

ni écrire, fougueux, indépendant, et qui quitterait le Pérou brutalement et se lancerait, quelques années plus tard, à la conquête de la Floride et du Nord du continent, pour finir, après avoir laissé derrière lui bien des cadavres, par mourir sur les rives du Mississippi à l'âge de quarante ans – mais aussi de Sebastián de Benalcazar, de son véritable nom Sebastián Moyano, s'étant lui-même rebaptisé Belalcazar, du nom de son village, puis Benalcazar, changeant le *l* en *n* on ne sait trop pourquoi, ayant fui son pays après avoir tué une mule qu'on lui avait confiée, fils de paysans, illettré, homme courageux et prodigue, mais dépourvu de vertu – avançait ; tous trois guidés le long de ce chemin, de station en station, par le désir et la Providence, ainsi qu'une étroite file d'insectes, corps séparés du monde par une solide et rutilante coque de métal, qu'étaient-ils venus chercher là-haut ? et qu'allaient-ils trouver ?

Du sang et de la boue. Mais aussi une sorte d'étourdissement ou d'ivresse, une immense fatigue, l'écho des ravins répercutant un unique soupir. Car c'est Dieu, le Dieu du peuple du pardon, celui de la piété mariale, celui des retables et de la lumière, visible dans le cercle posé sur la tête des rois, qui à chaque coup d'arquebuse recueillerait les grandes pluies d'or.

Et le soleil, par-delà les choses, fit émaner d'eux la puissance ; par une ironie sanglante, lui, le père des Incas, parla une langue de feu, fit don aux chrétiens du sang de ses fidèles, leur octroya une jouissance inouïe sur la terre d'anéantir et de fonder ; leur permit même de détruire sa propre idolâtrie, de faire jaillir depuis une source plus profonde le sacré, de parcourir – bêtes nomades – des milliers de collines, de ferrer leurs mules avec de l'or, d'aller – jusqu'aux limites extrêmes de la certitude, aux confins de l'affirmation et de la négation – s'entretuer, s'unir, se séparer comme nul avant, peut-être, n'avait eu l'occasion ni la force de le faire ; libres, profanant tout, d'une iniquité

considérable, portant dans le cœur une conception enragée de ce qui est, voyant sans cesse la richesse devenir feu et cendres, sa lumière éclairant une fondation et une dévastation sans mesure, la fin d'un monde – la gloire.

À bien des égards pourtant, ces hommes étaient médiocres, de simples mercenaires. Destinés à se heurter les uns aux autres, nul d'entre eux n'aura le temps de profiter des résultats de ses travaux, nul d'entre eux ne connaîtra autre chose qu'insurrections, monarchie errante, blasphème. Car, ignorant les lois du monde qu'ils assemblent à coups de sabre, aveuglés par la toute-puissance de leur règne, sous l'impulsion d'une violence initiale, ils resteront, à travers le miroir d'Occident, cadavres rassis sur les talus galiléens du progrès, après avoir étiré de toutes leurs forces les rails du vaste train qui part de Tolède et termine sa course, cinq cents ans plus tard, dans les *barrios altos* de Lima.

Les préparatifs avaient été extrêmement longs. Les étapes précédant cette interminable marche avaient été si nombreuses, si harassantes, si pleines d'obstacles : s'embourber dans les marécages de la Colombie, aller jusqu'à la grande mer du Sud, recueillir des renseignements, écouter des légendes.

Il avait fallu s'approcher en plusieurs fois de cet empire énigmatique et lointain. Pascual de Andagoya découvrit le rio San Juan. Une première tentative de Pizarre n'avait même pas pu atteindre ce fleuve. Deux ans plus tard une seconde tentative n'eut guère plus de chance. Mais, dès 1528, Pizarre avait exploré un bout du littoral, quelques villages et un peu d'or avaient été suffisants pour confirmer ses rêves. Et il partit en Espagne chercher de l'argent et recruter des hommes.

Puis on avait acheté des armes, des chevaux et tout ce qui peut être nécessaire pour une campagne militaire dont

on ne sait rien, lorsqu'on ne connaît pas les adversaires qu'il faudra affronter, lorsqu'on ne sait pas combien de temps peut durer la guerre, lorsqu'on ne sait pas où l'on va.

Ils avaient débarqué sur la côte équatorienne et s'étaient dirigés vers le sud. En 1532, Pizarre décida de l'emplacement de la première ville espagnole qu'ils fonderaient au Pérou : San Miguel de Piura, qui est aujourd'hui comme une file poussiéreuse de briques et de ciment. Plusieurs changements de place, un séisme, des glissements de terrain, l'exploitation du pétrole ont eu raison de la beauté ancienne de Piura. Reste le jirón Lima, pauvre artère le long de la place Pizarre, avec son église San Francisco et son restaurant végétarien, le Ganymède.

Mais combien de briques y ont été moulées dans leur coffrage de bois ? Combien de chevilles et de mortaises s'y sont enfoncées dans les poutres, faisant baver aux arbres tropicaux leur écume de sciure ? Combien d'herminettes y ont équarri les troncs ? Combien d'écorces sont tombées ? Combien de sève a collé aux doigts ?

On convertissait l'Indien à l'extraction du minerai. Dans la touffeur de la mine, ils s'agenouillent pour retirer à la terre l'enfant chéri. Voilà qui doit détruire en eux le mythe solaire. Lorsqu'on a rampé dans les veines de la terre, l'œuvre de Dieu ne peut plus ne pas être liée à la misère. À la fin, le métal était travaillé au feu et trouvait la forme de la navigation et de la guerre. Ainsi, José Maria de Aguila tenait-il serré le pommeau de sa rapière, épée dont la lame trop fine était ici une marque de distinction inutile, mais qu'il avait tenu à emporter, car c'est avec cette lame qu'il avait percé la poitrine de Niño Jerez. En avançant, il jetait des Oh ! à son cheval au passage des rivières, sans pouvoir imaginer que ce même cheval, un an plus tard, se pencherait pour boire dans l'Apurimac, à des centaines de milles plus au sud, et à plus de deux milles au-dessus de leurs têtes.

Et à présent, après tout ça, après ces reconnaissances fastidieuses, après être allés en Espagne s'agenouiller devant l'empereur, après les conversions, les exploitations de tous ordres, après le débardage des arbres, la construction des navires, l'accastillage, le chargement des hommes et des bêtes sur des nef miteuses, après avoir abordé sur plusieurs côtes moites et lugubres, ils avaient fondé une ville. Mais ce qui aurait pu constituer le but d'un voyage ou d'une vie, ce qui aurait dû être le résultat d'aussi douloureuses actions, d'énergies si farouches : fonder une ville, ne serait en réalité qu'un point de départ, qu'une minuscule étoile regardée isolément dans un tube, comme les Arabes avaient su le faire bien avant le Moyen Âge. Ce qui aurait dû être le lieu où les rayons convergent et se réfractent n'était rien d'autre qu'un point d'appui, un vulgaire point d'appui, et il fallait aussitôt, sans même jouir du repos et de la satisfaction, reprendre une route interminable, la route colorée et confuse qui mène vers les objets les plus éloignés, les moins connus et les plus désirés. Il fallait continuer, suer, s'enfoncer dans un pays vide et nu, dans les pampas vierges, les canyons stériles, grimper le long de gorges humides, sans savoir ce qu'on allait découvrir.

Allait-on le rencontrer, ce peuple fou et divin qui jetait, dit-on, de l'or dans un lac ? Allait-il venir à leurs pieds déposer les colliers et le silence de leurs dieux ? Existait-il, ce jardin où chaque animal est représenté en or, grandeur nature, et où les statues s'agenouillent pour boire ?

*

En Europe, il y eut la peste noire, d'interminables guerres. De toutes parts, la société n'était que castes, droits d'aînesse, hiérarchies inflexibles. Il y avait les impôts, la famine, la concurrence entre les hommes, le

fanatisme religieux, la proscription des Juifs, la persécution des Maures, des hérétiques. Aucun dénouement ne semblait possible. Les rois tenaient solidement leurs trônes. Et si les trônes ne sont comme on l'a dit que des morceaux de bois et de tissu, ces morceaux de bois n'étaient pas encore assez secs pour brûler.

Mais voici qu'à l'autre bout de la terre, on venait de découvrir un autre monde. Les premiers voyageurs avaient tracé au fusain des croquis alléchants. Alors, une soif immense de gloire et de richesse attira le moindre soldat, brigand, moine pauvre, artisan sans travail, vagabond, assassin. Tous pouvaient soudain devenir de petits roitelets arrogants. Tous pouvaient soudain vivre dans des palais pleins de mouches, sous des tulles écarlates, nourris par des serviteurs ou des esclaves, assujettir des peuples entiers à leur caprice, à leurs appétits, à leur volonté violente. La polygamie, le meurtre, le cannibalisme pourraient fleurir tant que le ruissellement de l'or empêcherait d'entendre les gémissements et les cris. Ils pourraient ravager les royaumes, épouser des princesses, prostituer les femmes et les filles des vaincus, dévorer, brûler, tant que serait hissé le pavillon et convertis les cadavres à la gloire de Dieu. Charles Quint vient de vaincre à Pavie et de faire prisonnier le roi de France. Élu empereur depuis six ans, il est le souverain le plus puissant d'Europe. Il règne sur l'Espagne, l'Allemagne, la Belgique, la Hollande et l'Autriche, qu'il a reçue en héritage de son père. Il est aussi roi de Naples, de la Sicile et de la Sardaigne, par héritage de sa mère. À la France, il aliène la Bourgogne, l'Artois, la Flandre. Le traité de Tordesillas, trente ans plus tôt, avait coupé le monde en deux. Il traçait une ligne idéale, comme une immense et fine cicatrice à travers l'océan. L'Espagne allait régner sur le monde. Cela durerait deux cents ans. À Rocroi, le Grand Condé lui ferait subir sa déroute. Alors, jusqu'aujourd'hui, elle resterait une puissance de second rang.

*

Pizarre quitta Panama en janvier 1531, avec cent quatre-vingts hommes et trente-sept chevaux. Pour se rendre maître du pays, il fallut dix ans. Une guerre civile ravagea la colonie pendant des années. Bien des hommes succombèrent. Il y eut à peu près trente ans de troubles et de luttes pour l'hégémonie. La conquête de cette Terre promise fut brutale – l'Empire inca disparut, les Espagnols détruisirent les temples, les Indiens furent réduits en esclavage et leur société s'effondra. Une poignée d'hommes avait détruit la plus puissante dynastie d'un continent et subjugué un peuple de six millions de personnes.

Dieu avait donné à Israël la Palestine et il avait promis de marcher devant ses armées, lui, feu dévorant, il humilierait les ennemis d'Israël, il les chasserait devant ses armées et les anéantirait. C'est à cause de la perversité de ces nations que Yahweh les chasserait et les détruirait ; ce serait aussi pour accomplir les promesses faites à Abraham, à Isaac et à Jacob. Mais quelles promesses Dieu accomplit-il en livrant à Pizarre les Cordillères ? Quelle perversité avaient eue ces nations ? Et pourquoi les livrer à Pizarre, bâtard illettré de l'Estrémadure, avide et féroce mercenaire, dépourvu de foi ? Et le peuple d'Espagne se fera mille images de métal fondu, quinze cent mille veaux en or et il les adorera. Pizarre ne descendra pas de la montagne toute en feu, mais il brisera les tables. Alors les métaux précieux afflueront en Espagne, fontaine d'or et d'argent. Ils ne stimuleront pas l'économie, mais ils financeront la guerre. Pourtant, l'Angleterre vaincra l'Espagne. Francis Drake continuera à jouer en apprenant que la flotte espagnole est en vue, au large des côtes anglaises. « Finissons notre partie, dira-t-il, puis allons battre les Espagnols. » La répression contre les Juifs et les Maures sera encore accrue. L'économie

s'appauvrira. Le Portugal reprendra son indépendance, puis ce seront les Pays-Bas, et cætera, et cætera jusqu'à Philippe IV, qui sera un autre Rodrigue.

Pizarre contemplait le monde depuis la croix. Il pensait en chrétien, la route des Andes le menait peut-être vers une perfection de l'âme. Il marchait droit sur la route tortueuse de ses désirs. Est-ce que tout autre homme aurait accompli la même prouesse ? Est-ce qu'une autre armée, arabe, turque, chinoise, aurait remporté les mêmes succès ? Est-ce qu'un autre peuple aurait eu la même ardeur, le même désir, la même soif de gloire ? À quel point les efforts de Pizarre furent-ils conscients d'eux-mêmes ? Mesurait-il ce qu'il y avait d'anormal dans le fait de se lancer à l'assaut d'un empire avec cent quatre-vingts soldats ? Fut-il épouvanté par la splendeur des montagnes ? par son propre appétit ? Peut-être sa soif d'être aimé était-elle si grande qu'il ne put jamais s'en ouvrir à personne. Peut-être ses doutes furent-ils si cuisants qu'il ne put jamais les formuler sans éprouver un insurmontable dégoût. Peut-être son ardent désir de posséder un monde qu'il croyait vierge le poussa-t-il à l'oubli forcené de sa propre douceur.

*

La chair n'existe pas. L'impunité est totale. Au diable les frontières et les querelles futures ! Pizarre sait tirer parti de la plus vertigineuse occasion. Il se fait crédit de tout un monde. Les débuts l'attiraient. Il aimait l'espoir et l'absence d'espoir. La mort la plus lente était une guerre continue et sans merci. La violence et la volonté se fondaient dans la miséricorde divine. Il n'y avait qu'un seul effort à accomplir, un cyclone. Il fallait peupler la nuit et le désert de cris, de feu. À partir d'une idée embryonnaire, il voulait établir son règne sur des

milliers de kilomètres, abaisser l'horizon. L'empereur, en Espagne, lui avait confié la mission d'annexer au domaine l'empire des Incas, et l'avait investi des pleins pouvoirs sur une bande de terre de deux cents lieues, longeant les côtes, et dont la profondeur était inconnue. Et il grimpa, grimpa, grimpa comme une chèvre avide grignote les baies d'épines.

Irrespectueux de l'autorité, préférant à un travail régulier et honnête une munificence accidentelle, les débordements de son individualité n'eussent sans doute pas permis son succès dans d'autres entreprises. Pizarre était un égorgueur. Il lui fallait pénétrer dans les villes au galop, en armes. Il aimait les expéditions longues, les attaques soudaines. Il désirait une récompense extraordinaire, mais ne voulait pas la mériter.

Pizarre eut une ardente passion d'imiter la souveraineté de Dieu. Il voyait une image radieuse dans ses crimes et dans ses désordres. Il priait avec ferveur au nom d'un orgueil étrange, à la fois terrible et coupable, mais qui ne passait pas par l'estime de soi. Il implorait sans cesse le secours du Sauveur, mais il ne réprimait pas en lui son désir de conquête, car il se disait être l'instrument sale et périssable d'une horreur nécessaire. Il savait que lorsque Dieu tarde à nous secourir c'est pour mieux nous éprouver, c'est par une faveur plus extraordinaire que la victoire des armes, afin de nous faire vaincre un mal plus secret et dangereux que le fer. Car tout notre pouvoir vient de Dieu, c'est lui qui forme en nous notre volonté et c'est encore lui qui décide du résultat de nos actions. Ainsi, Pizarre brisa et brûla le veau d'or. Il le broya entièrement au feu de l'amour éternel, puis il en fit de petites briques froides et, dans d'épaisses tirelires de bois et de fer, il l'expédia en Espagne.